

Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi; je vous ferai festin.

Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle alléguait pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.

Un point sans plus tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très-bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude¹ et curée² ;
C'était, à son avis, un excellent morceau.

Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque :
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.
Tout en fut; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une fable avait cours parmi l'antiquité³;
Et la raison ne m'en est pas connue.

¹ Gorge chaude, en terme de fauconnerie, est la viande chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, et qu'on prend du gibier qu'ils ont attrapé.

² Curée, en terme de vénerie, est la pâture qu'on donne aux chiens de chasse, en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise.

³ Nullement. On ne la trouve dans aucun auteur ancien; mais la Fontaine aura lu cette assertion dans quelque recueil qui contenait cette fable, et il l'aura crue exacte.

Que le lecteur en tire une moralité;
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur

En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige¹
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.

Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,

Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :

Car que donner? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine

Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,

Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.

La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,

Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part;

Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que d'en porter chacun un quart :

Ce ne vous sera pas une charge trop grande
Et j'en serai plus libre et bien plus en état
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.

Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,

¹ Esclave de son seul appétit. Lige, qui doit un certain droit au seigneur, et est tenu à des obligations plus étroites que le simple vassal. Salluste a dit : *Pecora quæ natura prona atque ventri obedientia finxit*. Catilina, cap. 1.

Où maint mouton cherchait sa vie;
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas, qu'à ses gens
Il se plaignit d'être malade.

Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.

Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire.
On déballe; et d'abord le lion s'écria,

D'un ton qui témoignait sa joie :
Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.
Le croit-il m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;
Ou bien s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le singe et les somniers² confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait, [mes.
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait :

Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts, [mes,
Tant de harnais pour les combats,

Tant de chaises, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.

Or, un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse ;
Et, ne pouvant l'attaquer en courant,

Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos

Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;

Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous,
Je vois trop quel est votre usage³.

¹ L'accroissement, le produit.

² Les bêtes de somme chargées de transporter les marchandises.

³ L'usage dont vous pouvez être. La phrase est amphibologique.

Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté ?

Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.

Il y mourut en trainant son lien :
Sage, s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

FABLE XIV.

Le Renard et le Buste.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :

Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,

Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.

C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau.

La bique, allant remplir sa trainante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,

Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die

Pour enseigne et mot du guet :
Foin du loup et de sa race !
Comme elle disait ces mots,

Le loup, de fortune¹, passe
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.

La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde²,

¹ Par hasard.

² Mignarde, hypocrite. Papelard n'est usité que comme substantif. La Fontaine en a fait un adjectif.

Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !

Et croyant entrer tout d'un coup.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :

Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,

S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point

Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.

Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,

Comme il était venu s'en retourna chez soi.

On serait le biquet s'il eût ajouté foi

Au mot du guet que, de fortune,

Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,

Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mère, et l'Enfant.

Ce loup me remet en mémoire

Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :

Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.

Messer loup attendait chape-chute¹ à la porte ;

Il avait vu sortir gibier de toute sorte,

Veaux de lait, agneaux et brebis,

Régiments de dindons, enfin bonne provende².

Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.

Il entend un enfant crier :

La mère aussitôt le gourmande,

Le menace, s'il ne se tait,

De le donner au loup. L'animal se tient prêt,

Remerciant les dieux d'une telle aventure,

Quand la mère, apaisant sa chère géniture,

Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuons.

Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :

Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite

Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?

Que, quelque jour, ce beau marmot

Vienne au bois cueillir la noisette...

Comme il disait ces mots, on sort de la maison :

Un chien de cour l'arrête, épieux³ et fourches-fières⁴

L'ajustent de toutes manières.

Que venez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.

Aussitôt il conta l'affaire.

Merci de moi ! lui dit la mère ;

Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein

¹ Expression proverbiale, pour dire, attendait l'occasion de profiter de la négligence ou du malheur d'autrui.

² Provision de bouche.

³ L'épieu est une arme à fer plat et pointu, dont on se sert pour la chasse au sanglier.

⁴ Ce mot signifie, selon le Duchat, des fourches de fer attachées à de longues perches, pour renverser les échelles à un assaut ou à une escalade.

Qu'il assouvisse un jour ta faim ?

On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête :

Le seigneur du village à sa porte les mit ;

Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chères leups¹, n'écoutez mie² »

« Mère tenchent chen fieux³ qui crie. »

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,

Chacun censurait son ouvrage :

L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,

Indignes d'un tel personnage ;

L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis

Que les appartements en étaient trop petits.

Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.

Plût au ciel que de vrais amis,

Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison

De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :

Rien n'est plus commun que ce nom,

Rien n'est plus rare que la chose.

FABLE XVIII.

Le Vieillard et ses Enfants.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :

Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.

Si j'ajoute du mien à son invention,

C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;

Je suis trop au-dessous de cette ambition.

Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;

Pour moi, de tels pensers me seraient malséants.

Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire

De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :

Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),

Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble ;

Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.

L'ainé les ayant pris, et fait tous ses efforts,

Les rendit, en disant : Je les donne aux plus forts.

Un second lui succède, et se met en posture,

Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.

Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :

¹ Beaux sires loups.

² Pas.

³ Mère tançant son fils.

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.

Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre

Ce que ma force peut en semblable rencontre.

On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :

Il sépare les dards, et les rompt sans effort.

Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :

Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde !

Tant que dura son mal il n'eut autre discours.

Enfin se sentant près de terminer ses jours,

Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;

Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;

Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.

Chacun de ses trois fils l'en assura en pleurant.

Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois frères

Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.

Un créancier saisit, un voisin fait procès :

D'abord notre trio s'en tire avec succès.

Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.

Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :

L'ambition, l'envie, avec les consultants,

Dans la succession entrent en même temps.

On en vient au partage, on conteste, on chicane :

Le juge sur cent points tour à tour les condamne.

Créanciers et voisins reviennent aussitôt,

Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.

Les frères désunis sont tous d'avis contraire :

L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.

Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard

Profiter de ces dards unis et pris à part.

FABLE XIX.

L'Oracle et l'Impie.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.

Le dédale des cœurs en ses détours n'enserme

Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :

Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,

Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait quelque peu le fagot¹,

Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,

Par bénéfice d'inventaire²,

Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire :

Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?

Il tenait un moineau, dit-on,

¹ Expression proverbiale, pour dire, qui méritait d'être brûlé vif.

² C'est-à-dire qu'à condition, et qu'autant que cela ne le gênerait en rien, et ne lui coûterait aucun sacrifice. Le bénéfice d'inventaire est le droit conféré par la loi, de n'accepter un héritage qu'à condition de n'en payer les dettes et les charges que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés.

Prêt d'étouffer la pauvre bête,

Ou de la lâcher aussitôt,

Pour mettre Apollon en défaut.

Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :

Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,

Et ne me tends plus de panneau :

Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.

Je vois de loin, j'atteins de même.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son trésor.

L'usage seulement fait la possession.

Je demande à ces gens de qui la passion

Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.

Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,

Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.

L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,

Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait

Pour jouir de son bien une seconde vie ;

Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.

Il avait dans la terre une somme enfouie,

Son cœur avec, n'ayant autre déduit²

Que d'y ruminer jour et nuit,

Et rendre sa chevance³ à lui-même sacrée.

Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,

On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât

À l'endroit où gisait cette somme enterrée.

Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,

Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.

Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.

Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,

Il se tourmente, il se déchire.

Un passant lui demanda à quel sujet ses cris. —

C'est mon trésor que l'on m'a pris. —

Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre.

Eh ! sommes-nous en temps de guerre,

Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait

De le laisser chez vous en votre cabinet,

Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —

À toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?

Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,

Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :

Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,

Mettez une pierre à la place ;

Elle vous vaudra tout autant.

¹ C'est ainsi qu'a écrit la Fontaine.

² Autre plaisir.

³ Son bien.

FABLE XXI.

L'Œil du Maître.

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien ;
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue ;
Jusqu'à là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers ;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.
Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

FABLE XXII.

L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

¹ Se réjouit. *S'éjouir* est encore dans le dictionnaire de Nicot, 1606, in-folio ; mais on ne trouve plus ce mot dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printannières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée¹
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque² son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor,³ le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose⁴
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

¹ La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques provinces.

² Avecque est ici de trois syllabes, licence fréquente dans la Fontaine, et que tous les poètes de ce temps se permettaient.

³ « Ainsi dit-on un oiseau être allé à l'essor, quand il a prins l'amont suivant le vent. » Nicot, *Thresor de la langue françoise* in-folio, 1606, p. 260. Cette définition de Nicot explique parfaitement l'expression de la Fontaine ; et ces mots *l'alouette à l'essor* veulent dire que l'alouette s'éleva en l'air, et vola suivant le vent.

⁴ C'est-à-dire il a tort aussi celui qui se repose, etc. Les exemples de ces sortes d'ellipses sont fréquents dans la Fontaine.

Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
— Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...
— Non, mes enfants ; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants¹,
Délégèrent tous sans trompette.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

*Le Bûcheron et Mercure.*A M. L. C. D. B².

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux

¹ La Fontaine, dans les deux premières éditions de ses fables, usant d'une licence accordée aux poètes de son temps, avait donné une syllabe de plus au mot *culbutants*, et avait écrit *culbutants*. Dans la troisième édition de 1678, in-12, l'imprimeur mit *culbutants*, selon la vraie orthographe ; mais la Fontaine corrigea ce mot dans l'errata de sa troisième édition, et remit *culbutants*, afin de donner à son vers le nombre de syllabes nécessaire. Dans Nicot et dans les deux premières éditions du dictionnaire de l'Académie française, on trouve *culbuter*. Il semble qu'on ne devrait écrire *culbuter* ou *culbutant* que par licence poétique.

² Nous croyons que ces initiales signifient : *A M. le chevalier de Bouillon*. Nous nous sommes trompés lorsque, dans la première édition de *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, nous avons interprété ces initiales : *A monseigneur le cardinal de Bouillon* ; elles ne peuvent avoir cette signification, puisqu'elles se trouvent dans la première édition des fables de notre auteur, publiée en 1668, et que l'abbé de Bouillon, duc d'Albret, ne reçut le chapeau de cardinal que le 4 août 1669. Le savant Adry a commis la même erreur. Voyez les *Fables de la Fontaine*, édit. de Barbou, 1806, in-12, p. 414.

Et des vains ornements l'effort ambitieux ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle :
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu ; la connais-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;